

un film de

SAEED AL BATAL & GHIATH AYOUB



# STILL RECORDING

السبعون



**acid**  
ASSOCIATION DU  
CINEMA  
INDEPENDANT  
POUR SA DIFFUSION



un film de

SAEED AL BATAL & GHIATH AYOUB

# STILL RECORDING

السكينة تسجل

2018 - Liban/France/Allemagne - 122 min - VO Arabe sous-titrée Français

**SORTIE NATIONALE LE 27 MARS 2019**

MATÉRIEL DE PRESSE DISPONIBLE SUR [WWW.ARIZONAFILMS.NET](http://WWW.ARIZONAFILMS.NET)

**ARIZONA  
DISTRIBUTION**  
18 rue des Cendriers  
75020 Paris  
09 54 52 55 72

**ACQUISITIONS  
& PROGRAMMATION**  
Bénédicte Thomas  
06 84 39 31 76  
benedicte@arizonafilms.net

**PROGRAMMATION  
& MATÉRIEL**  
Jeanne Le Gall  
06 80 77 65 87  
jeanne@arizonafilms.net

**RELATIONS  
ASSOCIATIONS**  
Philippe Hague  
06 07 78 25 71  
ph.hague@gmail.com

**RELATIONS  
PRESSE**  
Annie Maurette  
06 60 97 30 36  
annie.maurette@gmail.com

## Synopsis

En 2011, Saeed la vingtaine, étudiant ingénieur, quitte Damas pour Douma (Ghouta orientale) et participer à la révolution syrienne. Il sera rejoint plus tard par son ami Milad, peintre et sculpteur, alors étudiant aux beaux-arts de Damas.

Dans Douma libérée par les rebelles, l'enthousiasme révolutionnaire gagne la jeunesse, puis c'est la guerre et le siège.

Pendant plus de quatre ans, Saeed et Milad filment un quotidien rythmé par les bombardements, les enfants qui poussent dans les ruines qu'on graffe, les rires, un sniper qui pense à sa maman, la musique, la mort, la folie, la jeunesse, la débrouille, la vie.

Radiographie d'un territoire insoumis, un regard d'une densité exceptionnelle sur la guerre dans un mouvement de cinéma et d'humanité saisissant.



En 2006, j'ai rejoint la faculté d'ingénieurs de Damas. J'ai décidé de m'installer à Douma, à 20 kilomètres de la capitale. J'y suis resté jusqu'à la Révolution en 2011 et puis la guerre qui s'en suivit. Il y a eu l'euphorie des débuts avec la libération et l'autogestion de la ville par les rebelles. C'est alors que j'ai invité mon ami Milad, peintre et sculpteur, à venir s'installer à Douma pour voir une révolution en devenir. Milad était étudiant aux beaux-arts de Damas avec Ghiath, coréalisateur de ce film. Nous sommes tous devenus très proches.

Lorsque je me suis impliqué dans la révolution comme photographe et cameraman, je me posais constamment les mêmes questions : pour qui est-ce que je filme ? Quel est le public de mes images ? Quel est l'usage de l'art dans cette réalité violente ? Quelle est son utilité par rapport aux gens plus simples et modestes qui m'entourent, qui font la révolution et qui sont dans la guerre, face à la mort ?

En 2013, lorsque nous étions assiégés, la dureté de la situation a dépouillé tout le monde de tout. Même des questions. Après 6 mois à Douma, Milad initie le projet de graffitis Al-Sahra où il entreprend de faire des fresques murales monumentales sur les façades de la ville détruite, dédiées à ses habitants.

Ce film est une observation de ce qui s'est passé pour nous, pour toute ma génération, celle qui a cru à la Révolution. Une réflexion avec un œil tranquille, afin d'essayer d'apprendre les leçons perdues ou oubliées, de rendre hommage ou bien encore, faire quelques excuses.

Pour moi le film porte avant tout un désir de compréhension. C'est à la fois une tentative de comprendre les contradictions en jeu dans la situation exceptionnelle de la guerre, et également une recherche de définition du mot artiste, et sa position dans la société : qu'est-ce l'art dans la révolution, dans la guerre, dans la mort ?

Milad est un de mes plus vieux et proches amis. Nous avons étudié ensemble à la faculté des Beaux-Arts à Damas. Quant à Saeed, je l'ai rencontré en 2013. Il était installé à Douma avant la révolution et portait sa caméra tout le temps avec lui. Il y avait quelque chose d'attirant chez lui : son énergie contagieuse et son optimisme lorsqu'il parlait de Douma, des détails de la vie là-bas et de sa vie parmi les rebelles et les combattants. Sans oublier les situations comiques qu'ils vivaient malgré la présence permanente de la mort.

Aujourd'hui, nous sommes tous les trois ici à Beyrouth. Ce film est un voyage retour à Douma et à la révolution. Une exploration à posteriori de ce qui s'est passé. Les réussites, les défaites, les espoirs mais cette fois, à travers le regard de Saeed et de Milad. C'est une quête et un questionnement sur des sujets qui nous habitent : l'idée d'appartenance, la mort et le caractère déterminant de certains choix de vie. Un défi auquel notre génération a dû se confronter avec violence durant ces événements historiques.

Au départ, mon désir d'entrer dans l'aventure de réaliser ce film avec Saeed, c'était Milad. Milad était « un autre moi possible ». Je voulais voir si nous partagions les mêmes valeurs, sans avoir vécu la guerre de la même manière.

Aujourd'hui, après avoir plongé dans cette matière, avoir vu tous les rushes et avoir vécu la traversée turbulente du montage, je me retrouve devant une grande responsabilité morale face à une génération, la nôtre. C'est comme si je voulais compenser mon

absence dans les combats et essayer à travers leurs histoires de réaliser un film qui touchera le plus grand nombre possible. Je ne veux pas que cette histoire tombe dans l'oubli.

Le fait de les avoir devancés à Beyrouth me donne une certaine distance, me permettant un regard plus critique et libre par rapport à ce que je vois dans les images que Saeed et Milad ont tournées. Une manière de continuer leur travail de documentation et de prendre position avec eux.

Faire en sorte d'aller au-delà du témoignage personnel, vers un film documentaire et historique, qui remette en question les clichés diffusés par les médias sur nous, sur les combattants, et sur ce qui se passe en Syrie.

Enfin reviennent à la mémoire ces mots que Milad : « Je vois mes amis devant moi qui se rendent, qui sont défaits, qui perdent, qui partent et qui fuient. Parfois je suis surpris par un désir profond de faire comme eux, de m'abandonner à l'idée qu'un grand complot contre lequel je ne peux rien se joue, d'écraser ma volonté de changement et me convaincre que mes actes n'ont aucun impact sur le monde, car il y a en face une force qui contrôle le cours de ma vie et de l'histoire. Ma seule ambition serait alors une réussite personnelle. Mais je crois profondément que la mort est plus clémente que de se plier et de vivre opprimé dans une vie sans rêves ».

Je suis persuadé que ce film est le début de ma lutte à moi, pour finaliser ce rêve.



## Festivals 2018

**VENISE 2018** Semaine de la Critique  
Main Award/Prix du public, Prix FIPRESCI,  
Meilleure réalisation technique

**JHLAVA 2018** | Mention Spéciale

**VALDIVIA 2018** | Meilleur Film

Présenté aux festivals de  
MARRAKECH, GÖTEBORG, BUENOS AIRES,  
LIMA, PRAGUE (International Human Rights  
Documentary Film Festival) en 2018 et PARIS  
(Cinéma du Réel) en 2019

# Notes des producteurs

## SYRIE Mohammad Ali Atassi

Tourné sur presque 5 ans (2011-2015) avec environ 450 heures de rushes, *Still Recording* a été un vrai défi technique, artistique et financier. Ce film qui est selon moi un documentaire et un document exceptionnel sur l'histoire récente de la Syrie et sur la nécessité vitale que peut avoir le cinéma.

## FRANCE Jean-Laurent Csinidis

Pendant plus d'un an, je suis resté en contact régulier avec le producteur syrien Ali Atassi. Je n'avais pas d'autre rôle que celui de lui apporter un regard distancié sur cette entreprise titanesque que représentait le montage de 450 heures de rushes étalées sur presque 5 années de tournage, par nature extrêmement chaotiques. Début mai 2017, Ali m'annonce que les réalisateurs sont arrivés à un montage d'environ deux heures, grâce à l'intervention du monteur syrien Qutaiba Barhamji, basé à Paris.

Je découvre alors un film d'une force, d'une importance et d'une densité exceptionnelles.



À la fois intime et collectif, violent et doux, joyeux et désespéré, *Still Recording* nous fait passer de l'enthousiasme révolutionnaire des débuts au désenchantement et à l'impuissance de la fin, en passant par le séisme des premières attaques chimiques en 2013. Tout cela vu de l'intérieur, du point de vue de jeunes Syriens (et alaouites, ce qui donne à Saeed et Ghiath une position très particulière). Selon un processus de représentation pensé et maîtrisé de bout en bout par les personnes concernées, du tournage au montage. Au-delà de ce qu'ils documentent, Saeed et Ghiath nous posent des questions de cinéma d'une extrême gravité. Filmer, ça a quelle valeur ? Quel sens ? Pour celui qui filme ? Pour ceux qui sont filmés ? Pour ceux qui regarderont ces images plus tard – amis, famille ou inconnus, vivant à quelques kilomètres ou à l'autre bout du monde ?

Filmeur obsessionnel, Saeed enregistre tout en permanence, se raccrochant jusqu'à la fin à cette certitude : *Still Recording*, comme on dirait *Still Alive*.



AL RAFFI

كلمة  
عربية  
عظيمة  
الاصمرا

الاصمرا

# Biographies des réalisateurs

## Saeed Al Batal

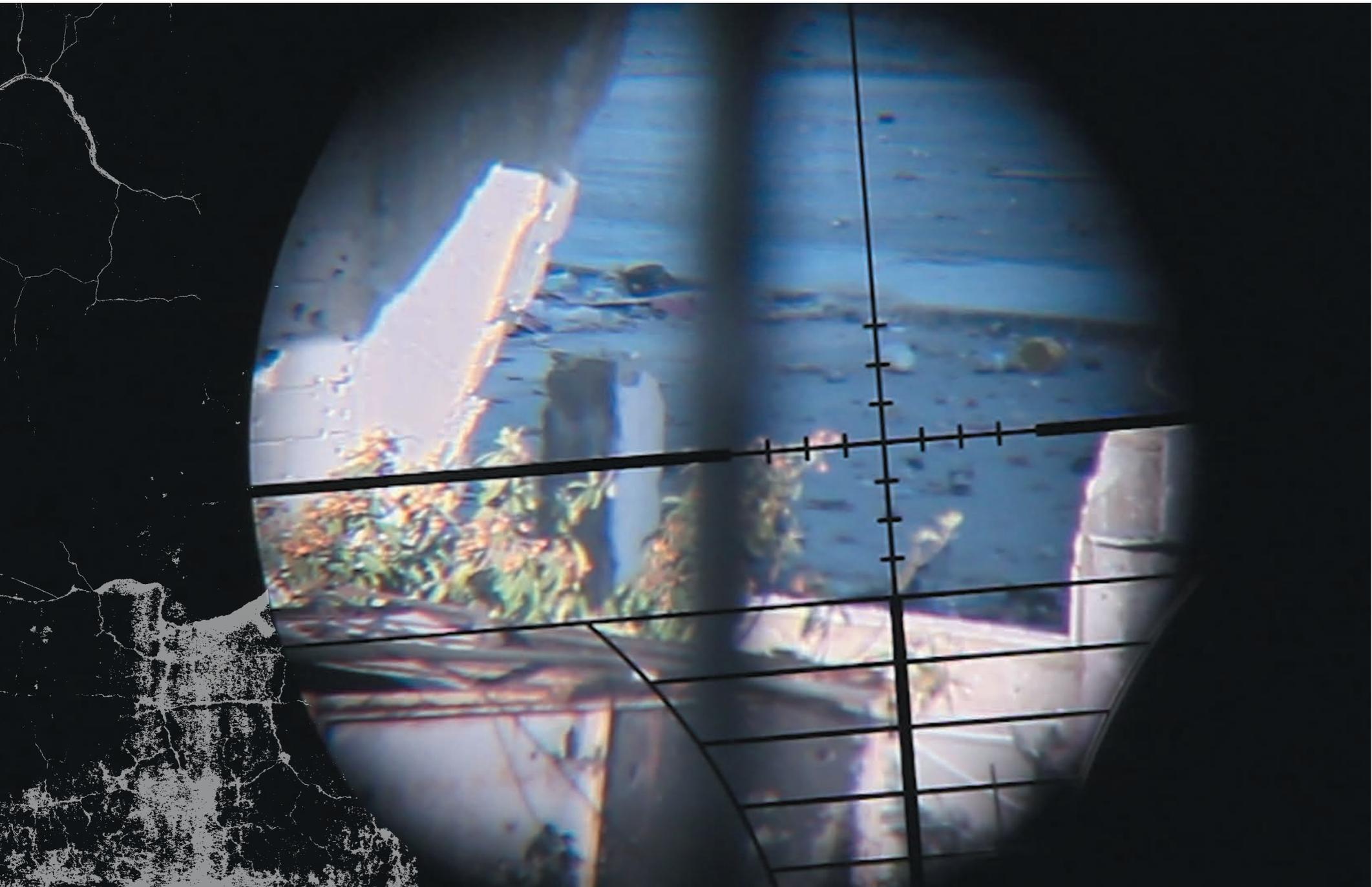
Né à Tartous en Syrie en 1988, Saeed Al Batal est journaliste, photographe et cinéaste. Il anime de nombreux stages de photographie et de reportage. Reporter radio sur le conflit syrien pour des agences et institutions à travers le monde, Il est l'un des fondateurs de la galerie en ligne Sam Lenses et du projet Humans of Syria. Il a travaillé comme journaliste pour des radios telles que NPR et Denmark Radio (DR). Auteur des plusieurs publications sur la politique de Syrie et sur le cinéma, il est également réalisateur de courts métrages et des clips vidéo.



## Ghiath Ayoub

Né à Yabrod en Syrie en 1989, étudiant à la faculté des Beaux-Arts de Damas (2013), cinéaste, graphiste, vidéaste, monteur son, scénographe au théâtre. Il a enseigné l'éducation à l'image et l'art-thérapie aux enfants réfugiés dans les ONGs du Liban. Fondateur de AlMashghal 51, un atelier ouvert pour les artistes à Beyrouth. Il a participé à Humans of Syria, en tant que graphiste et en réalisant des court métrages, présentés en ligne et dans lieux d'expositions à travers le monde.





# Liste technique

<b>Réalisation</b>	Saeed Al Batal Ghiath Ayoub
<b>Image</b>	Abed Al Rahman Al Najjar Saeed Al Batal Rafat Bearam Ghith Beram Milad Amin Ghiath Ayoub Tim Siofi
<b>Montage</b>	Raya Yamisha Qutaiba Barhamji
<b>Son</b>	Pierre Armand, Nans Mengear
<b>Conseiller artistique</b>	Rania Stephan
<b>Production</b>	Mohammad Ali Atassi Bidayyat for Audiovisual Arts (Liban)
<b>Coproduction</b>	Jean-Laurent Csinidis Films de Force Majeure (France) Meike Martens Blinker Filmproduktion (Allemagne)

Avec le soutien de l'Aide aux Cinémas du Monde, Centre National du Cinéma et de l'Image Animée, Institut Français, World Cinema Fund, Doha Film Institute & Studio Lemon



# Les damnés de la Goutha

par Benjamin Barthe, *Le Monde* 4 février 2016.

Oublié du reste du monde, ce territoire de la banlieue Est de Damas et son million d'habitants résistent depuis trois ans au siège de l'armée syrienne. Dans cette république autogérée, enfouie sous les bombes, la vie s'est organisée.

Sur la carte du malheur syrien, la Ghouta brille d'une lueur singulière. La banlieue orientale de Damas, qui célébrera dans quelques semaines sa troisième année de résistance au siège et aux bombardements de l'armée régulière, est un monde à part. Un univers clos et cohérent, où la vie ne tient qu'à un fil mais où la vie continue. Un univers fracassé, martyrisé mais libre, car ce croissant fertile, coincé entre la montagne et le désert, est l'un des rares espaces de Syrie préservés à la fois des troupes de l'armée syrienne, de celles de l'organisation Etat islamique et de l'anarchie qui sévit souvent dans les zones aux mains des rebelles.

« *La Ghouta est suffisamment grande pour que chacun puisse y créer son monde. Dès que je le peux, j'y retourne.* »

Le jeune Syrien qui s'exprime ainsi, une après-midi de novembre, dans un café de

Beyrouth, n'est pas fou. Il a simplement passé trois ans dans la Ghouta. C'est un survivant de ce continent englouti, enfoui sous les bombes et rayé de l'actualité. Tout ce que les médias internationaux n'ont pas vu, parce qu'ils ne peuvent pas entrer dans cette zone et parce que la litanie des massacres a commencé à les lasser, Saeed Al Batal l'a vu. Et l'a filmé.

Dans la capitale libanaise, où il réside désormais, ce militant révolutionnaire de 27 ans, membre de Bidayyat, une ONG spécialisée dans la production de documentaires et de films expérimentaux sur la Syrie, passe ses journées plongé dans ses rushes. Il a déjà exhumé 6 téraoctets (soit 6 000 GB) de données et en attend deux autres, qui comme lui, devraient traverser la frontière incognito.

« *Dans la Ghouta, les avions n'attaquent pas seulement les immeubles, ils attaquent*



*aussi notre âme et notre mémoire, dit-il. Ma caméra est ma batterie antiaérienne. Elle est l'ultime rempart, celui qui nous empêche d'oublier que dans cette région, il y a des gens qui vivent, comme toi et comme moi. »*

Saeed Al Batal a un visage pâle éclairé par deux petits yeux rieurs. Longiligne, il porte les cheveux mi-longs, réunis en catogan. Son nom est un pseudonyme, choisi pour la révolution. Quand celle-ci éclate, en mars 2011, il habite déjà Douma, la capitale de la Ghouta. Une ville moyenne, que l'exode rural des vingt années passées a transformée en une grosse banlieue de Damas. De tradition frondeuse, travaillée par deux courants politiques puissants, le nassérisme et le salafisme, la population se dresse très vite contre le régime.

Le 25 mars 2011, plutôt que de réviser ses cours d'ingénierie, Saeed participe à la première manifestation, en solidarité avec Deraa, le berceau de la révolution, 100 kilomètres plus au sud. Arrêté, emprisonné, torturé, il est relâché au bout de quinze jours, et après quelques pérégrinations dans le pays, repart s'installer à Douma, courant 2012. Les accrochages commencent alors entre les soldats et les révoltés, qui échangent peu à peu

leurs banderoles pour des kalachnikovs. Barricadés dans leurs checkpoints ou embusqués en hauteur, notamment dans un immeuble répondant au sinistre surnom de Bourj Al Mout (la tour de la mort), les snipers du régime terrorisent la ville pendant quelques mois encore. Et puis, à l'automne, le massacre à l'arme blanche d'une trentaine de civils, à proximité d'un barrage de l'armée, est la tuerie de trop. Enragés, les combattants de Douma s'unissent, liquident les positions du régime, l'une après l'autre, et passent le virus à leurs voisins. Au mois de février 2013, la Ghouta est ainsi débarrassée de toute présence gouvernementale. Plutôt que de tenter une contre offensive, les forces loyalistes décident d'encercler la région. Un million de Syriens se retrouvent pris au piège, et Saeed est l'un d'eux. L'apnée va durer trois ans.

### LA BIDOUILLE EST LA RÈGLE

Son monde s'étend de Douma à Mleha, de l'autoroute d'Homs à l'autoroute de l'aéroport de Damas. D'ordinaire, c'est le verger de la capitale, un dédale de villages, de lopins de terre et de canaux. Mais sous le marteau pilon du régime, la ceinture verte devient une ceinture grise, une mer de gravats et de poussière. Les

bombardements suivent un protocole fixe, quasi bureaucratique, explique Saeed.

D'abord les raids aériens, dès que le soleil se lève, puis les missiles sol-sol, et enfin l'artillerie, durant la soirée et la nuit, jusqu'à ce que les avions reviennent au petit matin. Mener une révolution est une affaire sérieuse. Peu à peu, les habitants s'habituent. « *Quand ils entendent siffler une roquette, ils se figent en attendant le fracas. Puis ils regardent alentour – « Ce n'était pas mon tour aujourd'hui », se disent-ils – et les choses reprennent leur cours* », explique Saeed. Si la mort est au coin de la rue, pourquoi s'y attarder ?

Le matin du dimanche 16 août 2015, une salve de roquettes foudroie le marché de Douma : 112 morts et 270 blessés. Quelques heures plus tard, l'endroit rouvre et les clients reviennent.

« *Douma est un endroit où je peux interrompre mon déjeuner pour aller aider mon voisin à transporter le corps de son enfant décapité dans un bombardement, puis revenir chez moi et finir mon repas.* »

Dans ce territoire insularisé, privé d'eau courante, d'essence et d'électricité, la bidouille est la règle. Il y a les tunnels, par où passent des produits de contrebande,

vendus à prix d'or sur le marché noir. Mais le système D va bien au-delà. Des petits malins développent, à partir d'excréments et de déchets plastique, un procédé de production de méthanol, permettant de relancer les générateurs. « *Que Beyrouth nous envoie ses poubelles, on saura quoi en faire !* », s'esclaffe Saeed, en référence aux problèmes de stockage des ordures de la capitale libanaise.

### CONSEILS RÉVOLUTIONNAIRES

Un vendeur de moutons se découvre une expertise insoupçonnée en mécanique des fluides. Il trouve le moyen de faire monter de l'eau jusqu'aux réservoirs installés sur le toit des immeubles. Les foyers s'équipent de poêles à bois tout en un, qui font chauffage, réchaud et ballon d'eau chaude en même temps. Au concours Lépine syrien, Douma terminerait premier.

Dans chaque ville et village, qui sont autant d'îlots de résistance au rouleau compresseur du régime, des conseils révolutionnaires ont supplanté les édiles d'avant. Pour y défendre leur place, les civils jouent des coudes avec les groupes armés. Le plus puissant ici est l'Armée de l'islam, une formation salafiste qui a peu à peu éclipsé tous ses rivaux. Son credo conservateur convient à une population

de marchands et de paysans souvent très pieux. Mais pas soumis. A plusieurs reprises, des habitants de la Ghouta ont manifesté contre ces combattants et notamment contre leur ancien chef, Zahran Alloush, tué dans un bombardement à la fin de l'année, qui était accusé d'embastiller ses opposants et de faire main basse sur le marché noir.

*« L'autorité ne fait plus peur ici, car la peur est déjà écrasante, observe Saeed. On a atteint ce stade des films d'horreur où le héros ne pense même plus à détalier quand le monstre apparaît. Zahran avait l'habitude de me sermonner sur mes pantalons trop courts ou mes cheveux trop longs. Je lui répondais : « Je couperai mes cheveux quand tu couperas ta barbe. » Il était détesté mais il n'était pas craint. Pourquoi aurais-je eu peur de lui alors qu'on peut mourir à chaque seconde ? »*

Dans la république autogérée de la Ghouta, la population s'enivre de micro-plaisirs. « À 5 dollars le verre de thé, tu savoures chaque gorgée... » Saeed le photographe goûte à la joie de sortir ses boîtiers où il veut, quand il veut, sans craindre qu'un sbire des services de renseignement vienne lui mettre la

main sur l'épaule. La ruine et le désespoir étant l'expérience la plus partagée, les différences entre les gens s'estompent. *« Il n'y a plus de gens bien ou de gens sales, de pauvres ou de riches. On ne juge plus. On vit dans l'immédiat, dans l'ici et le maintenant. On devient autiste. »* Lancée début octobre, l'intervention militaire russe a accentué ce processus d'enfermement. Les Soukhoï déployés par Moscou ont la capacité d'opérer par tous les temps et à toutes les heures de la journée. Avant, quand les damnés de Douma se levaient et qu'ils découvraient un ciel nuageux, ils étaient heureux. Idem quand la nuit tombait. Ils savaient qu'en restant entre quatre murs, à l'abri des obus de canons, ils ne risquaient à peu près rien. Ce n'est plus le cas aujourd'hui. *« Les Russes nous ont fait haïr la lumière »,* dit Saeed. Ils leur ont fait détester aussi le reste du monde. Celui qui commence au sud de Mleha ou au nord de Douma, ce monde qu'ils jugent sourd, aveugle, complice de leur supplice.

*« Le sentiment que le monde entier t'a oublié et t'a trahi est l'outil de recrutement principal de Daech [l'acronyme arabe de l'EI],* dit Saeed. *Dans ce genre de situation, même si le diable vient t'aider,*

*tu l'accueilles à bras ouverts. C'est ce que le monde risque de payer pour son indifférence. »*

Retrouvé en janvier, deux mois après son arrivée au Liban, le jeune homme dit avoir de la peine à se réadapter à une vie normale. L'agitation de Beyrouth, ses embouteillages et ses klaxons, lui donnent le tournis. Mais son projet de retour à Douma s'est envolé. Plus possible de s'infiltrer en Syrie depuis qu'un nouveau

checkpoint a surgi derrière la frontière, pour attraper les réfractaires au service militaire. Désormais membre de cet autre monde qu'il dédaignait, condamné à suivre les nouvelles de Douma sur l'écran de son ordinateur, Saeed l'entêté ne veut pas pour autant baisser les bras. *« Tant que tes hélicoptères ne planeront pas dans mes rêves, tu ne m'auras pas vaincu »,* a-t-il écrit un jour, dans l'archipel de la Ghouta, entre deux orages d'acier.

[WWW.ARIZONAFILMS.FR](http://WWW.ARIZONAFILMS.FR)

  Arizona Distribution